

Ewa Kalinowska

Francophonie, concept postcolonial?

Romanica Silesiana 6, 66-75

2011

Artykuł został opracowany do udostępnienia w internecie przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego. Artykuł jest umieszczony w kolekcji cyfrowej bazhum.muzhp.pl, gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.

EWA KALINOWSKA
Université de Varsovie

Francophonie, concept postcolonial ?

ABSTRACT: The aim of the present analysis is to discuss the francophony as a postcolonial concept, on the basis of the famous article “Pour une littérature-monde en français” whose authors consider the concept of the francophony as a form of colonial domination and are awaiting the birth of world literature in French. This paper explores these issues on the example of Raharimanana, a young writer from Madagascar.

KEY WORDS: The francophony, world literature in French, post colonialism, Raharimanana.

Depuis longtemps, je n'ai plus la naïveté de penser, si je l'ai jamais eue, que la décolonisation, phénomène majeur du XX^e siècle, marquerait la fin des dominations. Je crois au contraire que la domination de l'homme par l'homme tendra à resurgir sans cesse, sous telle ou telle forme, et toujours avec son doublet imaginaire, justificateur et alibi. Mais telle est la tâche et l'honneur des clercs d'analyser et de dénoncer la tentation sans cesse renaissante de l'avidité et la peur. Avec l'espoir que la leçon tirée de l'analyse de chaque phase historique pourrait servir de prévention, si faiblement que ce soit, à d'autres tentations.

Albert Memmi dans : BANCEL, N., BLANCHARD, P., DELABRE, F., 1997 : 11

Francophone/francophonie : depuis Onésime Reclus jusqu'à nos jours

Le mot « francophonie » apparaît pour la première fois sous la plume d'Onésime Reclus, géographe, dans l'ouvrage *France, Algérie et colonies* en 1880, dans le cadre de sa réflexion sur le destin colonial français : « Nous acceptons

comme ‘francophones’ tous ceux qui sont ou semblent destinés à rester ou à devenir participants de notre langue [...]».

Ce texte est publié lors de la période de pleine expansion coloniale française. Reclus entreprend de grands voyages à travers l’Europe et le continent africain. Il décrit son propre pays de manière admirative et amoureuse, comme « le plus beau royaume sous le ciel » (*Le Plus beau royaume sous le ciel, La France à vol d’oiseau*), et mesure le prestige de la France d’après le rayonnement potentiel de sa langue. Onésime Reclus analyse la géographie de la France, présente la beauté de ses paysages et il se fait l’enthousiaste promoteur de l’expansion coloniale française, notamment en Afrique — dans *Le Partage du monde, Un grand destin commence, France, Algérie et colonies*. Ces titres sont un hymne à la conquête coloniale que compose le géographe, développant une doctrine de l’impérialisme français. La conception du colonialisme présentée par Onésime Reclus ne s’appuie pas sur des aspects économiques ou raciaux ; son argumentation est géographique, linguistique et démographique. La théorie esquissée par Reclus repose sur l’idée de l’influence du milieu ; la langue — le français — apparaît comme le socle des empires, le lien solidaire des civilisations.

Les empires coloniaux se créent dès la seconde moitié du XIX^e siècle et c’est en eux que réside, d’après Reclus, l’avenir : la France doit prendre sa place dans ce « partage du monde ». Il prône l’expansion coloniale, tournée surtout vers l’Afrique : il appelle à construire une « Afrique française », unifiée par la diffusion de la langue. Le géographe examine la situation du français dans le monde à la fin du XIX^e siècle et lui promet un avenir mondial, à la faveur de l’expansion de l’empire colonial français. C’est dans le cadre de cette réflexion qu’apparaît le terme « francophonie », dans l’ouvrage susmentionné *France, Algérie et colonies*. Là, le géographe estime à 47 825 000 personnes « la population probable au 31 décembre 1880 » des francophones dans le monde : 41 600 000 en Europe, 3 560 000 en Afrique, 2 580 000 en Amérique et 85 000 en Asie. Reclus espérait de cette manière un rythme régulier de propagation du français dans le monde (TRAISNEL, CH., 2004 : 50).

Il est ainsi tout à fait juste de voir dans Onésime Reclus le père-fondateur de la francophonie. Force est de remarquer en même temps que cette notion naît dans le contexte du colonialisme, revêtant une belle forme — linguistique et culturelle, mais qui ne change rien à l’essence du phénomène : il s’agit, bel et bien, de dominer d’autres cultures.

Ce sens originel a-t-il beaucoup évolué depuis l’époque de son apparition ? Selon les sources du début du XXI^e siècle, la francophonie est un « ensemble des peuples qui parlent le français » (BRAUCOURT-SAHLAS, C., LORIC, L., dir., 2002 : 87). Ainsi, est visible une mise en relief de l’aspect démographique, sans la moindre indication d’un pays concret, la France n’étant pas nommée. Un autre sens possible présente la francophonie comme un « espace culturel

fondé sur le partage de la langue française et de valeurs communes (solidarité pour le développement, diversité culturelle, démocratie, respect des droits de l'homme)» (BRAUCOURT-SAHLAS, C., LORIC, L., dir., 2002 : 87). Cette fois-ci une mise en lien étroit, sinon une identification, est opérée entre l'emploi de la langue française et le respect de certaines valeurs universellement, semble-t-il, reconnues.

À ces deux sens s'ajoute un troisième, spécifique : cette spécificité est d'emblée visible dans l'orthographe : la Francophonie apparaît, écrite avec une majuscule, pour désigner différentes institutions, organisations et associations, publiques et privées, unies par l'emploi du français dans maints domaines de la vie publique, politique, économique, culturelle, etc. Il va sans dire que le rôle de premier rang échoit à l'Organisation internationale de la Francophonie qui vient de fêter en 2010 son quarantième anniversaire.

À n'étudier que le vocabulaire employé dans ces définitions et interprétations diverses du terme de francophonie, il devient clair que les manières de percevoir ce phénomène ont bien changé : *partage, solidarité, démocratie, respect, dialogue, coopération, échange* — l'accent est mis sur les aspects positifs des relations entre groupes, pays et cultures. Cette inconditionnelle mise en relief des volets et facettes positifs est appuyée par des événements concrets, tels que la décolonisation presque totale et la fin de la dépendance (au moins — politique et formelle) des anciens territoires dominés. La Francophonie institutionnelle est reconnue et ses activités sont appuyées par la France, ancienne puissance coloniale. Les manifestations culturelles de toute sorte, émanant d'anciennes colonies sont de plus en plus valorisées et appréciées, ce qui trouve une expression claire dans le monde de l'édition (publications de plus en plus nombreuses, collections des littératures « d'outre-mer »), dans les programmes scolaires et universitaires (présence d'auteurs de langue française dans les manuels), lors de l'attribution des prix littéraires...

Certains écrivains et intellectuels d'expression française avançaient (et continuent de le faire actuellement) l'usage du français comme le « butin de guerre » (selon l'expression de Yacine Kateb) de la période coloniale, reconnaissant par là-même l'emploi du français comme le résultat soi-disant positif du colonialisme.

Sans aucun doute, les attitudes et opinions ont évolué. L'Europe semble être arrivée à l'opinion positive sur l'état des choses, ainsi, tout est « en ordre », les erreurs de la période de la traite de l'Afrique noire et du colonialisme semblent avoir été « réparées et expiées ». La conscience de l'Europe reconnaissant la diversité et la richesse de différents territoires semble être arrivée à l'état d'une relative tranquillité.

Pour une nouvelle vision de la littérature

La publication du manifeste « Pour une littérature-monde en français », dans le *Monde des livres* le 15 mars 2007¹, apporte une vision toute nouvelle du phénomène francophone. Et force est de reconnaître que cette vision et le ton d'expression n'appartiennent pas aux moyens pacifiques et conciliants de présenter ses idées. Cette publication qui fait désormais référence a clairement fait ressortir que la tranquillité de conscience en Occident n'était pas absolue, car plusieurs Français figurent parmi les signataires, à ne mentionner que Jean-Marie Gustave Le Clézio ou Erik Orsenna.

En alléguant l'argument des prix littéraires distribués en automne 2006², les signataires proclament le changement radical (copernicien, selon leurs propres paroles) de la vision du monde : le centre de culture principal, celui de la France métropolitaine, rayonnant vers nombre de régions, contrées et pays qui s'étaient trouvés sous sa domination, n'existe plus. Le rôle de la France, mère quasi exclusive des arts et porteuse de culture, est non seulement mis en question, il est carrément nié : les enfants se sont révoltés et n'acceptent plus la surveillance protectrice ni le regard condescendant de cette mère autoritaire qui, de très haut, tolérait certains succès de ses protégés en leur accordant occasionnellement des récompenses. « “Francophonie” pour plusieurs rime toujours avec “nostalgie” — d'Empire ? » (Jacques Godbout dans LE BRIS, M., ROUAUD, J., éd., 2007 : 109).

La première époque de la francophonie — celle où les artistes d'ailleurs étaient invités à s'assimiler à la culture de France — cède inévitablement la place à la littérature-monde en langue française. Celle-ci s'affirme sciemment comme indépendante et autonome. Par là-même, la conception traditionnelle de la francophonie et des littératures francophones n'est plus de mise. « Cette vision d'une francophonie sur laquelle une France mère des arts, des armes et des lois

¹ Le manifeste est signé par 44 écrivains de langue française, venant de tous les coins du monde : France, Belgique, Suisse, Québec, Martinique, Guadeloupe, Haïti, Madagascar, Ile Maurice, Algérie, Maroc, Liban, Tchad, Congo, Côte d'Ivoire, Djibouti ainsi que d'autres, moins « habituels », comme Vietnam, Chine, Canada anglophone, Israël, Slovaquie. Figurent parmi les signataires : Muriel Barbery, Tahar Ben Jelloun, Maryse Condé, Didier Daeninckx, Ananda Devi, Edouard Glissant, Jacques Godbout, Nancy Huston, Dany Laferrière, JMG Le Clézio, Amin Maalouf, Alain Mabanckou, Anna Moï, Nimrod, Erik Orsenna, Raharimanana, Boualem Sansal, Dai Sijie, Gary Victor, Abdourahman A. Waberi.

² Sauf le prix Médicis, tous les autres grands prix littéraires sont décernés aux écrivains pour lesquels le français n'est pas la langue maternelle et qui, souvent, ne vivent pas dans des pays de langue française. Ainsi : le Goncourt et le Grand Prix du roman de l'Académie française ont récompensé *Les Bienveillantes* de Jonathan Littell, le Renaudot — Alain Mabanckou et *Mémoires de porc-épic*, le Fémina — Nancy Huston et *Lignes de faille* et le Goncourt des lycéens — Léonora Miano et *Contours du jour qui vient*.

continuait de dispenser ses lumières, en bienfaitrice universelle, soucieuse d'apporter la civilisation aux peuples vivant dans les ténèbres» disparaît de manière irréversible et irrémédiable. Et il n'y en a pas de nouvelle. «La francophonie est de la lumière d'étoile morte».

Aucun pays, aussi puissant soit-il, ne peut plus jouer le rôle prépondérant par rapport aux autres. Le monde revient dans la littérature en français avec toute sa force et richesse et, grâce à des formes et œuvres nouvelles, infiniment plus vivantes que celles proposées par des « modèles français sclérosés », lui rend ses « puissances d'incandescence ». La littérature-monde en français n'est pas eseu-lée, car l'apparition de nouvelles tendances au sein de la culture anglophone est bien antérieure à son homologue en français : « [...] s'affirmaient, en un impressionnant tohu-bohu, des romans bruyants, colorés, métissés, qui disaient, avec une force rare et des mots nouveaux, la rumeur de ces métropoles exponentielles où se heurtaient, se brassaient, se mêlaient les cultures de tous les continents ».

Un seul centre culturel n'existe plus, tandis que d'autres centres sont apparus, tout aussi importants. Autant ne vaut-il plus la peine d'employer les termes de *centre* et de *périphérie* : désormais le centre est partout, dans tous les coins où il y aurait quelque écrivain qui se serait exprimé en français ; les centres sont multiples, sans aucune hiérarchie, tous à l'égalité. La langue française a cessé d'être propriété exclusive d'un pays, étant devenue un bien universel, elle est « libre désormais de tout pouvoir autre que ceux de la poésie et de l'imaginaire, n'aura pour frontières que celles de l'esprit ».

Pour une littérature-monde en français : prolongements

Le manifeste collectif du *Monde des livres* a trouvé son prolongement et sa continuation plus individualisés dans l'ouvrage *Pour une littérature-monde*, publié sous la direction de M. Le Bris et J. Rouaud (Gallimard, 2007). Y ont contribué vingt-sept écrivains ayant signé, pour la grande plupart³, le texte précédent. Ils déclinent sur un ton personnel, souvent intime, l'idée à laquelle ils avaient souscrit auparavant : la littérature française ne se confine plus à elle-même, elle s'ouvre aux voix et expressions venues d'ailleurs. Ou, pour être plus exact, et en suivant les paroles d'Alain Mabanckou, la littérature française cesse de jouer le rôle d'une entité supérieure accueillant, éventuellement et temporairement, œuvres et auteurs non originaires de l'Hexagone. Elle s'intè-

³ Sur 27 textes qui composent l'ouvrage, 3 ont été signés par des auteurs nouveaux : Fabienne Kanor, d'origine martiniquaise, Eva Almassy, écrivaine française d'origine hongroise et Chahdortt Djavann, d'Azerbaïdjan.

gre désormais dans l'ensemble vaste, enlaçant tous les continents, celui de la littérature-monde en français. Ou bien, il aurait été plus juste de dire qu'elle *devrait* s'intégrer, car la réalité est souvent bien éloignée des idéaux : « En France, la littérature-monde de langue française est traitée du bout des lèvres. Francophonie rime-t-elle avec mépris ? » (Jacques Godbout dans LE BRIS, M., ROUAUD, J., dir., 2008 : 106).

Vu que les Wallons, les Suisses romands, les Monégasques et les Valdôtains utilisent le français tout aussi longtemps que les Français, il est ridicule de leur demander pourquoi ils écrivent en français, comme il leur est plus que difficile d'*expliquer* et de *justifier* pourquoi leur création se fait en langue française. La langue n'appartient à personne en exclusivité, que l'écrivain soit né à Paris, Liège, Genève, Alger ou Nouméa. Les Québécois, les Acadiens et nombre de Louisianais n'ont pas d'autre langue, même si l'enracinement du français dans leurs pays a eu lieu plus tard que pendant le Moyen Âge. Cette question peut sembler plus valable si elle est adressée aux Africains, Antillais ou Vietnamiens, puisqu'il ne s'agit pas, dans leur cas, de la langue maternelle. Mais encore une fois, le point de vue européen ne garde pas le monopole de justesse, car plusieurs écrivains soulignent un lien très fort qui s'est tissé entre eux et la langue française, indépendamment de leur lieu de naissance. Qu'ils viennent de quelque province française ou d'une des anciennes colonies, ils ont choisi le français au même degré que celui-ci les a choisis. Ainsi est-il devenu partie intégrante de leur être.

Jacques Godbout, un des représentants phares de la littérature québécoise, est clair :

[...] si j'écris en français, ce n'est ni par hasard ni par choix, le français est ma langue maternelle et paternelle. Des Français l'ont amenée avec eux en Nouvelle France il y a quatre cents ans. [...] Les colons français, nos ancêtres, majoritairement pauvres et illettrés, devenus canadiens sous le roi d'Angleterre, surent transmettre de mère en fille et de père en fils l'esprit français.

LE BRIS, M., ROUAUD, J., dir., 2008 : 106

Dany Laferrière, d'origine haïtienne et de résidence québécoise s'exprime ainsi sur ses choix linguistiques :

J'ai perdu trop de temps à commenter le fait que j'écris en français. Et à débattre du fait que ce ne soit pas ma langue maternelle. Finalement, tout cela me paraît aujourd'hui assez théorique, et même un brin ridicule. Cette langue française s'est infiltrée dans mes neurones, et son chant rythme mon sang. [...] Autrefois, je n'aurais jamais admis une telle vérité par peur de découvrir en moi le colonisé. Mais le colonisé, je peux le dire, c'est celui qui ne se voit ni ne s'entend. Il se nourrit de mensonges. Sa vie est une fiction. À plus de cinquante ans, il est temps que je mette un peu d'ordre dans ce grenier rempli

d'idéologies ringardes qu'est mon esprit. J'écris et je lis en français partout dans le monde. C'est cette langue qui m'accompagne en voyage...

LE BRIS, M., ROUAUD, J., dir., 2008 : 87

Mais si ces auteurs devaient accepter la définition proposée par maints ouvrages pour l'appellation d'«écrivain francophone», ce serait un écrivain s'exprimant en français et originaire d'un pays autre que la France, contribuant par sa création au rayonnement de la langue française — tous ceux qui ne réfléchissent même pas au français comme à quelque phénomène qui leur serait extérieur, tant il s'est enraciné en eux, ils ont tous le droit de se sentir touchés dans les recoins les plus profonds de leur âme : voilà qu'ils «servent» à quelque chose, voilà que leurs œuvres sont «utiles» à quelque chose. Non, mille fois non ! Cette littérature qui s'écrit en français ne «sert» pas à faire rayonner la langue de l'Hexagone. Elle ne «sert» pas à quoi que ce soit. Elle exprime sentiments, inquiétudes et joies, elle transmet réflexions et observations, elle raconte des histoires satisfaisant ainsi un des désirs inhérents au genre humain. Et elle le fait en français, comme d'autres le font en anglais, chinois, malinké ou en d'autres langues. Voilà la littérature-monde en français.

Raharimanana — cas de figure particulier

Il est fréquent, par opposition aux cas de liaisons quasi charnelles de maints écrivains avec le français, que le choix de cette langue se fasse pour tout autres raisons — très éloignées de tout ce qui relève de l'amour et de l'attachement sentimental. Le français apparaît alors comme un moyen de prendre distance par rapport aux horreurs et drames qui ne manquent pas dans le monde contemporain, surtout dans la réalité douloureuse des anciennes colonies sur lesquelles pèse le fardeau lourd de la période des dépendances. Que l'écriture de Raharimanana, jeune auteur malgache, un des signataires du manifeste «Pour une littérature-monde en français», serve d'exemple plus qu'expressif.

Le français, «à la fois étranger et intime», fait partie intégrante de la vie et de la création de Raharimanana, romancier, nouvelliste et dramaturge, mais tout en reconnaissant une relation intime avec la langue française, l'écrivain souligne que le choix n'a pas été opéré dans une situation commode, en faveur du français :

J'identifie très bien le moment où je n'ai pas pu écrire en malgache ou plutôt celui où j'ai commencé à écrire en français : c'est en voyant des scènes de violence à Madagascar... La langue française me permettait de prendre de la

distance et de me dire que j'étais capable de supporter ce que j'étais en train de vivre.

ANDRAMIRADO, V., 2008

Force est de reconnaître que Raharimanana n'aime pas les questions éternelles, posées aux auteurs s'exprimant en français : *Pourquoi écrivez-vous en français ?* Il considère qu'un tel questionnement fausse dès le début le débat sur l'œuvre et qu'il est plus important de parler de l'œuvre même, de ses thèmes, messages, sens accessibles et cachés. Il avoue ne pas se reconnaître totalement en tant qu'écrivain francophone et ne pas sentir d'emblée une affinité d'âme avec d'autres auteurs d'expression française — au cas où celle-ci était due uniquement au fait d'employer la même langue.

Les choix linguistiques et thématiques de Raharimanana témoignent de son engagement : dans tous les sens du terme — théorique, philosophique, idéologique, artistique et pratique. Ainsi, la notion même d'engagement acquiert-elle un sens nouveau ; le terme considéré en Europe (marquée par les théories de l'esthétisme pur et le mouvement de l'art pour l'art) comme suspect et mettant en question la valeur artistique de l'œuvre, devient synonyme de nécessité et d'obligation morale. Car Raharimanana fait preuve d'un engagement qui ne connaît aucune limite. Qu'il suffise de rappeler la lettre ouverte adressée à Jacques Chirac (en 2002, appelant la France à une politique de justice envers la situation complexe à Madagascar) ou encore la contribution à l'ouvrage collectif *L'Afrique répond à Sarkozy*, conçu comme réponse au discours de Dakar, prononcé par le Président français en juillet 2007 à l'Université Cheikh Anta Diop de Dakar et qui a bouleversé les Africains par la méconnaissance de l'Afrique et de son histoire.

Me revendiquer francophone d'un Reclus qui m'a voulu sous sa coupe, voulu inférieur, servant de l'empire français, éternellement indigène, fermé dans les frontières et sous-cultures qu'il m'a assignées alors que lui s'octroie le monde à irradier ? Non, merci !

LE BRIS, M., ROUAUD, J., dir., 2008 : 308

Les opinions et idées des écrivains, partisans et promoteurs de la conception de la littérature-monde en français, s'élevant contre le concept de la francophonie qu'ils perçoivent comme un phénomène de domination postcoloniale, semblent tout à fait claires et compréhensibles, tout en suscitant des réactions de surprise, sinon de protestation ou d'indignation. Les signataires du manifeste de la littérature-monde, tout aussi dans leur article commun que dans leurs écrits individuels, éveillent notre respect par leurs détermination et non-conformisme. Leurs paroles tapent juste et sont comme un jet d'eau glacée dans la figure. Il serait toutefois malhonnête de ne pas exprimer des réserves quant à la vision du monde culturel, et plus particulièrement — littéraire, qui émerge de leurs écrits polémiques. Emportés par leur juste volonté de ne pas se laisser enfermer

dans des formules figées, les écrivains de langue française n'ont-ils pas tendance à déformer quelque peu la notion de francophonie ? Ou plutôt à lui donner leur interprétation exclusive ? Ne parlent-ils pas de francocentrisme, en abandonnant la francophonie, synonyme de diversité ?

Il ne nous est possible ni de résoudre ce problème, ni de répondre à ces questions de manière univoque. Mais il faut se garder de traiter l'absence de réponses catégoriques comme un échec. C'est tant mieux que la francophonie s'avère capable de susciter de tels débats et ne se laisse pas enfermer en une définition déterminée une fois pour toutes. Quitte à être idéalisée en tant qu'un phénomène spirituel et mystique (communauté partageant des valeurs comparables et parlant la même langue), quitte à être diabolisée comme une nouvelle forme de colonialisme (tendant à se soumettre d'autres cultures), la francophonie de ces pôles opposés vaut mieux qu'un assoupissement stérile ou un silence d'ignorants.

Bibliographie

- ANDRAMIRADO, Virginie, 2008 : « Publier peut être une provocation, mais pas écrire » (entretien avec Raharimanana). *Africultures* du 16 mai, téléchargé du site : www.africultures.com le 21 décembre 2009.
- BANCEL, Nicolas, BLANCHARD, Pascal, DELABRE, Francis, 1997 : *Images d'Empire, 1930—1960. Trente ans de photographies officielles sur l'Afrique française*. Paris, Éditions de la Martinière/La Découverte.
- BREZEAULT, Eloïse, 2010 : *Afrique. Paroles d'écrivains*. Montréal, Mémoire d'encrier.
- CHAMBERS, Iain, CURTI, Lidia, eds, 1995 : *The Postcolonial Question*. London, Routledge.
- BRAUCOURT-SAHLAS, Cécile, LORIC, Laurent, dir., 2002 : *Dictionnaire universel francophone*. Paris, Hachette — AUPELF/UREF.
- DURAND, Jean-François, éd., 1999 : *Regards sur les littératures coloniales*. Paris, L'Harmattan.
- GASSAMA, Makhily, dir., 2008 : *L'Afrique répond à Sarkozy. Contre le discours de Dakar*. Paris, Éditions Philippe Rey.
- LE BRIS, Michel, ROUAUD, Jean, réd., 2007 : « Pour une littérature-monde en français ». *Le Monde des livres* du 15 mars.
- LE BRIS, Michel, ROUAUD, Jean, dir., 2008 : *Pour une littérature-monde*. Paris, Gallimard.
- MOURA, Jean-Marc, 2007 : *Littératures francophones et théorie postcoloniale*. Paris, PUF/Quadrige.
- RAHARIMANANA, Jean-Luc, 2006 : « Le creuset des possibles ». In : Témoignages « Comment habitez-vous la langue française ? » *Le Magazine littéraire*, 451.
- RAHARIMANANA Jean-Luc, 2006 : « Comment devient-on écrivain francophone ? ». *Le Français dans le monde*, 343, janvier-février.
- RAHARIMANANA, Jean-Luc, 2002 : « Lettre ouverte à Jacques Chirac », le 24 juin, <http://survie.org/francafrique/madagascar/Lettre-de-Jean-Luc-Raharimanana> (consulté en avril 2010).
- RAHARIMANANA, Jean-Luc, 2007 : « Lettre ouverte à Nicolas Sarkozy ». *Libération*, le 10 août ; <http://www.ldh-toulon.net/spip.php?article2202> (consulté en mai et en novembre 2010).
- TRAINSEL, Christophe, 2004 : *Le Français en partage*. Boulogne, Timée-Éditions.

Note bio-bibliographique

Ewa Kalinowska, liée à l'Université de Varsovie depuis les années 80. Domaines d'intérêt : littératures de langue française — Océan Indien, Afrique, Amériques ; didactique de la littérature et du français langue étrangère ; registres de langue. Participation à des formations, colloques et congrès en Pologne et à l'étranger. Animation des formations et ateliers pour enseignants et étudiants. Plusieurs articles et publications consacrés aux domaines d'intérêt. Activité intense au sein de PROF-EUROPE, Association des Professeurs de français en Pologne.